

**Hommage au pasteur Michel Leplay**  
**Prix de l'Amitié judéo-chrétienne de France**  
**17 octobre 2017**

Claire Daudin (Présidente de l'Amitié Charles Péguy)

Mesdames, messieurs, cher Michel Leplay, chers amis,

C'est bien une fête de l'amitié que nous célébrons aujourd'hui autour du pasteur Leplay, membre de l'Amitié judéo-chrétienne de France, récompensé par son prix, et de l'Amitié Charles Péguy, au nom de laquelle il m'a demandé de prononcer quelques mots. L'amitié désigne un mode de relation particulier, que nous sommes appelés à nouer, chrétiens et juifs, et que Charles Péguy se félicitait d'avoir suscité autour de sa revue, les *Cahiers de la Quinzaine* : « non pas un groupe, cette horreur, mais ce qu'il y a jamais eu de plus beau dans le monde : une *amitié* ; et une cité », écrivait-il dans un texte intitulé *À nos amis, à nos abonnés* (1909).

Dans ce Temple du Saint-Esprit, aujourd'hui 17 octobre 2017, nous formons déjà une cité, qui préfigure celle rêvée par le jeune Péguy socialiste, où « tous les hommes de toutes les cultures, tous les hommes de toutes les vies intérieures, tous les hommes de toutes les croyances » ont leur place, « parce qu'il ne convient pas qu'il y ait des hommes qui soient des étrangers. » Par ces mots d'une autorité morale qui surprend chez un jeune homme de vingt-quatre ans, Péguy ouvre son œuvre, *Marcel, Premier dialogue de la cité harmonieuse* (1897), prologue à tous les écrits et tous les engagements qui suivront. Rassemblés autour de notre ami, nous savourons un avant-goût du Royaume où l'humanité réconciliée se révélera pleinement hospitalière et fraternelle.

L'apport de Michel Leplay à la connaissance de Péguy n'est pas sans lien avec son engagement dans le dialogue inter-religieux. Relisant ses nombreux articles publiés dans la revue de l'Amitié Charles Péguy depuis les années 1980, il m'est apparu que notre ami était resté fidèle à une ligne directrice dans sa manière d'aborder Péguy. Tout en connaissant parfaitement les différents aspects de sa vie et de sa pensée, comme en témoigne le livre qu'il lui a consacré, paru en 1998 chez Desclée de Brouwer, il n'a eu de cesse de dévoiler la portée religieuse de l'œuvre de Péguy, indissociable de son expression poétique et de sa dimension existentielle. C'est là une gageure : en effet, bien souvent, soit on occulte le christianisme de

Péguy au profit de ses idées politiques ou de son art poétique, soit on le réduit à quelques représentations conventionnelles. L'approfondissement de la dimension théologique de l'œuvre de Péguy, dans son originalité et son caractère révolutionnaire, est rarement pratiqué, tant il demeure difficile, en France, de faire marcher ensemble l'intelligence, la sensibilité et la foi. Voici ce que j'aime dans le travail du pasteur Leplay sur Péguy : il ne renonce ni à l'une, ni à l'autre.

Cette approche, qui donne à ses réflexions leur saveur et leur profondeur, a donné lieu à des articles dont je vous cite les titres : « *La faiblesse de Dieu chez Péguy* », « *Péguy et la Révolution* », « *La mère de Jésus dans l'œuvre de Péguy* », « *Péguy et la communion des saints* », « *Péguy lecteur de la Bible juive* », « *Se sauver ensemble* », « *Histoire et liturgie* », « *Péguy et les protestants* », « *Une théologie de l'histoire comme démarche infinie* », « *Un regard protestant sur la pensée de Péguy* », « *L'amitié Fournier-Péguy* », « *La réception d'Ève par des protestants* », « *Mon Péguy d'âge en âge* », « *Charles Péguy et Dietrich Bonhoeffer* ». Tous ces articles passionnants peuvent être consultés sur le site Gallica où l'on trouve la version numérisée des Feuillettes et des Bulletins de l'Amitié Charles Péguy. Vous pouvez retrouver les sommaires de ces publications sur notre site internet [www.charlespeguy.fr](http://www.charlespeguy.fr), avec un renvoi vers Gallica.

Cette riche production est encadrée par deux textes consacrés au rapprochement entre Charles Péguy et le théologien protestant Dietrich Bonhoeffer, en qui le pasteur Leplay semble avoir trouvé deux parrains, deux « patrons », au sens de modèles et maîtres de vie. Dans le premier article intitulé « *La faiblesse de Dieu chez Péguy* », l'approche paradoxale du divin privé de l'attribut de sa toute-puissance est reliée aux intuitions de Bonhoeffer, avant d'être illustrée par des citations de Péguy. Où l'on voit que dans « *la communion des saints* », la chronologie a une importance relative. Si l'histoire pèse de tout son poids, qui fera périr Péguy dans les premiers jours de la Grande Guerre, et Bonhoeffer sous la barbarie nazie, il est une autre dimension dans laquelle ces hommes se rencontrent. En les rapprochant, Michel Leplay met au jour les fondements de sa propre réflexion théologique et de sa « militation », pour employer un terme péguyste. Ce Dieu faible qui semble se retirer d'un monde hostile est celui qu'il faut servir et soutenir, comme le comprendra une autre grande figure spirituelle du XX<sup>ème</sup> siècle, Etty Hillesum. Contre les représentations primaires d'un Dieu tout puissant et atrabilaire, n'exigeant de ses fidèles qu'une soumission aveugle à ses lois et à ses décrets parfois incompréhensibles, Péguy et Bonhoeffer, partant du constat d'un monde sans Dieu, y affirment la possibilité d'une foi et d'une fidélité à vivre courageusement, dans l'inquiétude

spirituelle et la recherche de la justice. C'est en soutenant le faible et l'exclu que l'on fait advenir un Dieu qui partage désormais leur sort.

Le combat de Péguy se fera aux côtés des misérables que le socialisme doit sortir de leur misère, des juifs honnis et persécutés, et des femmes « sans qui toute œuvre est vaine ». Voici ce qui n'a pas échappé à Michel Leplay, quand il rappelle la primauté de la fraternité sur l'égalité, faisant écho au *De Jean Coste* de Péguy ; quand il s'emploie à renouer le lien de parenté entre juifs et chrétiens, trouvant dans l'œuvre de Péguy tant d'intuitions et de formules qui favorisent la compréhension de cette filiation mystique, mise à mal par l'histoire ; quand il souligne l'élection très spéciale des figures féminines chez Péguy : Jeanne d'Arc, sainte Geneviève, la Gervaise des *Mystères*, mais aussi Hauviette, cette petite fille « qui voit clair » et qui proclame qu' « il faut se sauver ensemble ». Sans oublier Ève, mère du genre humain, et Marie mère de Jésus. Marie, à la fois pauvre, juive et femme. En elle, Péguy fait culminer toutes les disgrâces, pour mieux la célébrer. Marie, femme du peuple active aux tâches ménagères et mère défigurée par le chagrin dans *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* ; Marie, « petite juive de Judée » dans *Le Porche du Mystère de la deuxième vertu*. Et j'ajouterais : Marie prophète, quand elle loue dans son *Magnificat* le Dieu qui « renverse les puissants de leur trône, renvoie les riches les mains vides, comble de biens les affamés ».

« Dieu ne fait rien que par humble bergère » : le pasteur Leplay aime à citer ce vers de la *Tapissierie de sainte Geneviève et de Jeanne d'Arc*. La figure de la bergère, qui rassemble et met à l'abri son troupeau, s'oppose à celle du Fürher et autre Duce. Elle incarne une forme de « leadership » féminin, biblique et évangélique, dont Péguy s'est plu à célébrer les héroïnes. Michel Leplay, lui, sait honorer les « bergères » d'aujourd'hui, comme les femmes pasteurs de son Église, ou comme sa contemporaine Françoise Gerbod, ancienne présidente de l'Amitié Charles Péguy aimée et respectée, à qui il avait décerné ce titre dans son éloge funèbre.

Car s'il faut « se sauver ensemble », la dimension collective du salut va de pair avec l'élection et la responsabilité. Il faut des bergères pour le troupeau, des prophètes et des saints pour le peuple, et un peuple saint pour les nations. « Celui qui doit marcher » ne peut fuir sa vocation, jusqu'au martyre. C'est ce que l'affaire Dreyfus enseigne à Péguy, qui ne cessera de méditer sur le destin juif. Il en acquiert une compréhension qui s'ancre dans les tribulations du présent pour s'élever jusqu'à la mystique. Péguy se bat pour le juif Dreyfus injustement condamné ; il met sa revue, les *Cahiers de la Quinzaine*, au service des communautés persécutées en Russie et en Roumanie, informant sur leur sort et le dénonçant par la plume de Bernard Lazare. Il a de nombreux amis juifs, parmi lesquels Jules Isaac, Eddy Marix et Pierre

Marcel ; il est amoureux d'une juive, Blanche Raphaël ; tout son temporel est engagé aux côtés des juifs. Il est leur commensal, celui qui mange à leur table, selon la belle image employée dans un texte de 1905, *Louis de Gonzague* :

Héritiers autant que nous le pouvons, autant que nous le voulons, et quelquefois même un peu plus, de la discipline hébraïque, héritiers des Juifs anciens, cohéritier des Juifs anciens avec les Juifs modernes, au moins avec certains d'entre eux, ami de certains Juifs nouveaux, particulièrement qualifiés, des plus nobles, des plus dévoués, des plus dignes de leur éternité terrestre et de leur incomparable race – commensaux des Juifs, c'est-à-dire aujourd'hui mangeant à la table de la même cité [...] <sup>1</sup>

Grâce à eux, il approfondit son humanité, dans les luttes politiques et intellectuelles, mais aussi sa foi. Les amis juifs contribuent à faire de Péguy le chrétien – si peu conventionnel – qu'il est, en lui révélant la source juive du christianisme, en lui faisant prendre conscience que Jésus et Marie sont des juifs de la même « famille » que ceux mis au ban des sociétés par des lois iniques et des préjugés religieux.

Plus Péguy est chrétien, plus il aime dans les juifs leur judaïsme. En Bernard Lazare le libre-penseur, Péguy décèle un « athée ruisselant de la parole de Dieu » et un prophète d'Israël ; il préfère « les juifs qui font leur prière » ; il veut aller à Chartres prier pour la guérison de son ami Eddy Marix, à qui est dédié *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*. Il adopte l'attitude spirituelle qui fait qu'on aime et respecte l'autre pour ce qu'il est, et qu'on devient davantage soi-même au contact de son altérité. Peut-on oublier que Péguy fut l'ami et le maître de Jules Isacc et de Jacques Maritain, fondateurs et promoteurs de l'Amitié judéo-chrétienne après la deuxième guerre mondiale ?

Cette façon de comprendre les relations entre religions et confessions différentes, nous la trouvons chez Péguy, mais c'est aussi quelque chose que j'ai appris du pasteur Leplay. L'œcuménisme, le dialogue interreligieux ne doivent pas se fixer pour but l'unité sous un pouvoir hégémonique. Ils doivent permettre à chacun d'être mieux ce qu'il est, dans la correction fraternelle et l'enrichissement mutuel. Péguy se targuait d'être un bon catholique, et d'avoir ses principaux amis chez les protestants et chez les juifs. Ce sont même les derniers mots tracés de sa plume sur le manuscrit de la *Note conjointe sur M. Descartes et la philosophie cartésienne*, qu'il interrompit pour partir à la guerre. Point de contradiction ni de paradoxe, mais la conscience que nous devons à nos amis d'être ce que nous sommes. Moi qui suis une catholique « de vieille souche », j'ai la chance de vivre avec le pasteur Leplay une amitié qui me fait progresser. Devant cet ami protestant, devant mes amis juifs, comme

---

<sup>1</sup> Charles PÉGUY, *Saint Louis de Gonzague, Œuvres en prose complètes*, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », tome II, 1988, p. 378.

Péguy, je m'enrichis de ce qu'ils ont à m'offrir, me corrige de ce qu'ils ont à me reprocher, m'embellis à leur contact non pour les séduire, mais pour qu'ils puissent me dire : c'est bien. Et quand nous aurons chacun travaillé à notre embellissement mutuel, émerveillés les uns par les autres, nous pourrons offrir au Seigneur le bouquet de nos visages radieux, qui ne seront pas confondus.